

Annette Hayward. *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise.* Ottawa, Le Nordir, 2006. 621 p.

Guy Gaudreau et Micheline Tremblay

Volume 9, numéro 1, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022825ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022825ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaudreau, G. & Tremblay, M. (2008). Compte rendu de [Annette Hayward. *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise.* Ottawa, Le Nordir, 2006. 621 p.] *Mens*, 9(1), 137–142.
<https://doi.org/10.7202/1022825ar>

Annette Hayward. *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*. Ottawa, Le Nordir, 2006. 621 p.

Professeure agrégée au département d'études françaises de l'Université Queen's et responsable des études supérieures à ce même département, Annette Hayward a soutenu, en 1980, à l'Université McGill, une thèse de doctorat sur la querelle du régionalisme littéraire au Québec qu'elle a finalement consenti à publier pour en faire profiter un plus grand nombre de chercheurs. Combien nous aurions aimé avoir accès à cet ouvrage plus tôt ! On ne s'étonne pas que ce dernier ait obtenu le prix Gabrielle-Roy qui récompense le meilleur ouvrage de critique littéraire publié en français et qu'il soit finaliste au prix du Gouverneur général du Canada 2007 dans la catégorie études et essais.

Pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées au Canada français entre 1900 et 1930, cet ouvrage, fruit d'un travail de recherche et d'analyse colossales, est impératif. Il compte 2 001 notes – judicieusement placées en bas de page, 567 pages de texte suivies d'une bibliographie et d'un index détaillé fort utile. Quelques références à des ouvrages postérieurs à 1980 indiquent qu'elle a opéré certains ajouts. L'absence d'une recension des écrits indique, par ailleurs, que le texte original de la thèse a été amputé. Étant donné qu'elle passe sous silence plusieurs travaux de qualité publiés depuis 25 ans, il aurait été intéressant qu'elle nous éclaire sur l'ampleur et les modalités de sa réécriture.

Hayward base son étude sur le dépouillement de journaux et revues parmi les plus importants eu égard à sa recherche. Elle procède à une analyse qualitative et quantitative des critiques littéraires qui y figurent, ce qui lui permet de

bien cerner les origines, les causes, les influences, l'évolution et les conséquences de cette querelle littéraire qui s'est déroulée, au Canada français, entre le début du XX^e siècle et le milieu des années 1930 et qui a mis aux prises ceux qu'on a plus tard désignés d'une part comme régionalistes et d'autre part, comme exotiques. Son examen minutieux des textes lui a permis non seulement de dénicher les contradictions et l'évolution de la pensée de certains auteurs importants (dont, entre autres, celle de M^{sr} Camille Roy, de Louis Dantin, de Marcel Dugas, de Victor Barbeau) mais aussi de montrer comment leurs textes ont pu donner lieu à de mauvaises interprétations qui ont influencé l'évolution du conflit.

Bien qu'elle identifie la préface de Dantin aux œuvres de Nelligan et le discours de Roy sur la nationalisation littéraire, en 1904, comme étant les deux textes fondateurs de cette querelle, elle affirme clairement qu'ils n'en sont cependant pas la cause. Cette cause, elle la relie au contexte sociohistorique de l'époque. Devant les dangers d'assimilation (émigration massive vers les États-Unis, urbanisation, industrialisation commandée par les Anglais, *etc.*), les Canadiens français se serrent les coudes. Et, comme le note de belle façon l'auteure, « [le] domaine culturel étant celui où l'on pouvait prétendre le plus facilement à l'autonomie, il n'est pas étonnant que ce soit là que l'élite ait choisi de faire une de ses principales tentatives de nationalisation » (p. 561). De 1904 à 1911, on prône donc, en littérature, l'utilisation du « sujet canadien » traité dans une perspective de nature conservatrice et patriotique.

Ce « monolithisme intellectuel » (p. 21) laissant peu de place à la dissidence, la table est mise pour l'émergence d'un autre mouvement littéraire. Entre 1912 et 1917, le nationalisme se divise en deux tendances qui répondent, chacune à leur manière, aux difficultés de la nation canadienne-française

qui vit une des époques où sa survie est le plus menacée. En effet, d'une part les régionalistes croient répondre à ce danger en invitant les auteurs à se restreindre à des sujets canadiens et à respecter ce qui constitue, selon eux, les bases du peuple canadien-français : la religion, la terre, les traditions, le passé et la langue (telle que parlée au Canada). En conséquence, on privilégie le fond sur la forme et on préconise le roman à thèse. C'est la littérature au service de la patrie. D'autre part, les exotiques réagissent à cette même menace d'assimilation en prônant la liberté du sujet, en privilégiant la forme sur le fond et l'emploi d'une langue française plus « internationale ». C'est la littérature au service de l'art. *Le Paon d'email* de Paul Morin, œuvre exotique et *Visions gaspésiennes* de Blanche Lamontagne, œuvre régionaliste, définissent bien l'orientation de ces deux écoles.

Ce conflit prendra l'allure d'une opposition entre les villes de Québec et de Montréal ; la première étant identifiée au conservatisme, la seconde au modernisme (p. 377). D'un côté le terroir ; de l'autre, les exotiques. Toutefois, la disparition de *l'Action*, en 1916, l'entrée en scène de Groulx et de *l'Action française* autour de 1917 favoriseront l'expansion du régionalisme à Montréal. Selon Groulx, la littérature doit chanter la terre, l'agriculture, la gloire des aïeux et montrer les crises sociales (par exemple : les mariages mixtes, la crise scolaire en Ontario, etc.). On note, vers cette époque, l'apparition du mot « terroir » comme synonyme de « régionalisme ». D'ailleurs, 1918 voit la publication de la revue *Le Terroir* (Québec) qui, à la différence de la revue de Groulx, est moins politisée. Pour contrer l'expansion régionaliste, les exotiques fondent le *Nigog* dont la durée de vie sera très brève. La guerre étant terminée, plusieurs de ses rédacteurs retournent en France (Dugas, Roquebrune, Morin). À Montréal, les interventions de Victor Barbeau dont les propos attaquent de front

les positions de Groulx, polarisent le conflit. Il se fait le défenseur de la liberté d'expression et voit le Canada français comme faisant partie de la France : « Nous sommes Français d'abord, Canadiens par accident. » (p. 342) C'est donc entre 1918 et 1920 que la querelle atteint son paroxysme.

À compter de 1921, la querelle se résorbe et laisse place, à la fin des années 1920, à l'élaboration d'un compromis qui aboutit au concept d'un « canadianisme intégral » réclamé par un Albert Pelletier et un Alfred DesRochers et qui se caractériserait par l'acceptation des influences nord-américaine et française, par l'utilisation de la langue d'ici et la liberté dans le choix du sujet.

Malgré l'impressionnant dépouillement des journaux et revues effectué par Hayward, on peut penser qu'il existe encore des textes importants à découvrir. Quoique nous serions étonnés que ces textes eussent pu modifier l'essentiel des conclusions, il n'en demeure pas moins que les critiques rédigées dans des hebdomadaires régionaux telles celles de Harry Bernard dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, eussent peut-être pu apporter quelques nuances aux positions publiées dans *L'Action française* et les *Essais critiques*. Même remarque en ce qui a trait au franc-tireur Jean-Charles Harvey dont les critiques parues dans *Le Soleil* au tournant des années 1930, par exemple, n'ont pas été étudiées parce que ce journal n'a pas été sélectionné. Bien que tout choix comporte des limites, il aurait mieux valu dire qu'elle examine cette querelle à partir de et non des sources primaires (p. 18) ; de plus, nous aurions apprécié qu'elle en justifie le choix.

On peut s'interroger sur les implications du recours aux journaux et revues par rapport à d'autres sources primaires telle, par exemple, la correspondance littéraire. En effet, un texte publié ne résume pas nécessairement la pensée profonde d'un auteur. L'analyse des correspondances littéraires que plu-

sieurs chercheurs ont publiées au cours des 15 dernières années le montre à l'évidence. Par contre, sa connaissance intime de la plupart des auteurs cités (par exemple l'amitié entre Dugas et Thérive) révèle des connivences, des complicités que l'analyse des journaux, à elle seule, n'aurait pas fournies.

La mise à jour de la bibliographie, le resserrement du texte (parfois la trop grande quantité de détails nuit à sa lisibilité), l'élimination de quelques répétitions (voir, notamment, les citations des pages 304 et 464), le choix plus judicieux de certaines abréviations (*LN* désigne à la fois *Le Nationaliste* et *Le Nigog*, dont les points de vue sont en opposition) auraient certes aidé sa cause. Néanmoins, on peut dire que, compte tenu de l'ampleur du travail, Le Nordir a accompli un bon travail d'édition.

Nous devons souligner également l'emploi anachronique du terme « le Québec » pour désigner ce qui était alors le « Canada français », emploi que l'on trouve trop souvent chez les auteurs. En outre, Hayward opère parfois un glissement de sens entre les mots « terroir » et « régionalisme » de sorte que ces deux mots finissent par devenir synonymes. Toutefois, ces détails sont bien minimes face à l'ampleur du travail. Confessons que ce livre est tellement savoureux que c'est avec réticence que nous lui avons cherché des puces.

Avant de terminer, nous aimerions mettre en relief certains éléments importants de cette somme. Entre autres : l'importance du rôle de la France dans cette querelle et le fait que ces deux écoles constituaient des réponses différentes à un même problème. Si la vision idéaliste du régionalisme a eu tant de succès, c'est, conclut l'auteure, « parce qu'une prise de conscience de la situation réelle aurait peut-être contribué à un suicide collectif » (p. 563). Ce livre offre une réponse convaincante à la question fondamentale de l'autonomisation

de la littérature canadienne-française. Pour conclure, laissons-lui la parole : « En obligeant les artistes à se rendre compte qu'il existait deux conceptions de la nation canadienne-française et que l'adhésion à l'une ou l'autre n'équivalait nullement à une forme de trahison, la querelle contribua à l'avènement d'une société pluraliste, condition nécessaire à la naissance d'œuvres littéraires valables. Peu à peu, cette situation permit aux artistes de donner leur propre interprétation de la réalité, voire de l'inventer, plutôt que de véhiculer celle imposée par une idéologie nationaliste unique et stérilisante. » (p. 564-565).

Guy Gaudreau
Micheline Tremblay
Université Laurentienne

Pascale Ryan. *Penser la nation. La Ligue d'action nationale (1917-1960)*. Montréal, Leméac, 2006. 324 p.

L'influence de la Ligue d'action nationale à la fois auprès des milieux politiques et des classes populaires a peut-être été limitée, le tirage de sa revue ayant rarement atteint les sommets espérés, faire son histoire, ce n'est pas reconstituer le parcours d'un organisme banal. Ce à quoi nous invite Pascale Ryan dans cet ouvrage intéressant et bien construit, c'est un plongeon, en quatre chapitres, au cœur de la réflexion sur la question nationale au Québec et au Canada français à un moment où un tel effort de conceptualisation, et parfois d'abstraction, était de plus en plus perçu comme un moyen d'action en soi. De sa fondation en 1917 au début des années 1960, au moment où la classe politique québécoise commen-